

**L'ABBE PIERRE GIOFFREDO,
L'HOMME ET SON OEUVRE**

par Denis ANDREIS

Le nom de Gioffredo -en fait une forme italianisée du provençal Giauffret que l'on retrouve sur certains documents- est connu de l'ensemble des Niçois puisqu'il est celui de l'une des principales artères commerçantes du centre-ville. Bien peut cependant sont ceux qui savent que ce patronyme fut porté par un ecclésiastique du XVIIe siècle qui joua un rôle politique et culturel notable dans la vie de la cité et qui est traditionnellement considéré comme le premier historien véritable de Nice et de son Comté.

La biographie de Gioffredo, longtemps à peu près inconnu, ne commence à être éclairée qu'au moment de la publication de son oeuvre maîtresse, la *Storia delli Alpi Marittime*, en 1839 : à cette occasion, l'abbé Costanzo Gazzera, bibliothécaire royal de Turin, consacre une courte introduction à l'auteur (1). Les données essentielles en furent reprises par Toselli dans sa *Biographie niçoise* en 1860 (2) et par Henri Sappia lors des premiers numéros de *Nice Historique* en 1898 (3). Par la suite l'abbé Rance-Bourrey dans un avant-propos à la traduction des prolégomènes de la *Nicaea Civitas* en 1912 (4) puis Joseph Brès au hasard de certaines de ses *Note d'Archhno*, parues en 1919 (5), apportèrent quelques précisions ponctuelles.

Rien de très substantiel finalement jusqu'en 1920 avec la publication dans l'*Armanac Nissart* d'un long article de Georges Doublet qui, outre les textes de ses devanciers sur lesquels il jette un regard parfois critique, s'appuie surtout sur un dépouillement conséquent de pièces inédites conservées notamment dans les séries B et C (*Insinuation*) des Archives départementales des Alpes-Maritimes (6). En 1948, M. Charles-Alexandre Fighiera, dans le cadre d'un doctorat sur *L'abbaye bénédictine de Saint-Pons de Nice*, retrace à son tour la vie et la carrière de celui qui, les trois dernières années de son existence, dirigea cet établissement. A cette occasion il met à jour de nouveaux documents, en particulier l'inventaire de la bibliothèque de Gioffredo qui sera examiné ci-après (7). C'est dire qu'avec ces deux études étoffées l'historien du XVIIe siècle avait enfin trouvé ses véritables biographes, aussi est-ce essentiellement sur leurs apports qu'a reposé notre propre travail (8).

Qui fut donc Gioffredo ?

A - LES GRANDES ETAPES DE LA VIE DE GIOFFREDO

On peut schématiquement en distinguer trois, la première et la dernière se déroulent dans la ville natale et sont séparées par un long séjour dans la capitale piémontaise. Dans une oeuvre de 1681, il s'applique d'ailleurs lui-même l'épithète de *Nicaeno-Taurinensis* (*Nissardo-Turinois*).

1 - Nice de 1629 à 1659 ?

Pierre Gioffredo naît à Nice le 16 août 1629 dans un milieu social relativement élevé puisqu'il appartient à la deuxième des quatre classes d'alors, celle dite des marchands. Son père Antoine est fournisseur des forts du Comté, il a épousé en 1624 Dévote Gerbone qui lui a apporté en dot quelques 125 livres en argent et bijoux ainsi qu'une terre au quartier des Sagnes. Un oncle maternel de Gioffredo, Pierre-Antoine Gerbone, apparaît en 1632 comme trésorier du duc de Savoie dans la province de Carmagnola, près de Turin.

Gioffredo fait ses études dans le collège des Jésuites établi dans la ville depuis le début du siècle et obtient aux termes de celles-ci son doctorat en l'un et l'autre droit. Malgré son jeune âge, il paraît ensuite établi qu'il dirigea les écoles municipales de Nice de 1649 à 1659.

Parallèlement il reçoit la prêtrise fin 1652 ou début 1653, son père lui constituant un patrimoine de 300 écus soit environ 2000 livres. Il n'y a cependant pas de traces de ses activités religieuses à cette époque si ce n'est que c'est lui qui prononça en 1658 l'oraison funèbre de l'évêque Palletis resté enseveli sous l'écroulement de la nef de Sainte Réparate... c'est là l'indice d'une certaine notoriété.

Sans doute faut-il la mettre en rapport avec la publication l'année même de la première de ses oeuvres importantes, la *Nicaea Civitas*. Ce travail lui vaut en tout cas de recevoir en 1662 le diplôme d'historiographe ordinaire de la Maison de Savoie, conféré par le duc Charles-Emmanuel II. Distinction officielle qui lui ouvre les portes des archives. Mais il semble bien qu'il soit déjà à Turin lorsqu'elle lui est décernée.

2 - Turin de 1660 ? à 1685

Les premières années du séjour de Gioffredo dans la capitale sont mal connues. Il paraît s'y être d'abord surtout consacré à des fonctions religieuses puisqu'il fut à la tête de l'église oratorienne de Saint Eusèbe entre 1665 et 1673.

Mais à cette date il est appelé à une fonction d'une tout autre importance, celle de "précepteur, conseiller et aumônier" du prince Victor-Amédée de Piémont, le futur Victor-Amédée II. Il assume cette responsabilité jusqu'en 1679 ainsi que celle de bibliothécaire ducal à partir de 1674, Gioffredo remplaçant à ce dernier poste l'un de ses compatriotes, le comte Jules Torrini de Lantosque.

Deux distinctions honorifiques encadrent la période du préceptorat. En 1673 il est fait citoyen de Turin : "Je suis redevable à la ville de Nice de ce dont n'importe qui est redevable à la ville de Turin car elle m'a fait gracieusement l'honneur, rarement décerné, de m'octroyer le titre de citoyen. Entre les deux mon coeur balance : si en effet Nice m'a donné le jour, Turin m'a fait ce que je suis." (9), écrit-il alors, non sans quelque flatterie. En 1679, à la majorité de son élève, il reçoit de la reine mère, Marie de Nemours, la croix des saints Maurice et Lazare, décoration classique fort prisée de la Maison de Savoie.

Le rôle officiel se double de la poursuite d'activités littéraires. Membre de la société turinoise dite des "Incultes" dès 1660, membre de l'Académie des Lettres créée par la régente en 1678, Gioffredo publie en 1681 ses *Epigrammata*, petits poèmes en vers latins et travaille à la reconstitution du passé des Alpes-Maritimes, commençant à écrire le manuscrit de ce qui devait devenir la *Storia*.

3 - Nice de 1683 à 1692

Revenu à Nice au début de l'année 1685, Gioffredo y retrouve une famille dont il s'est toujours senti très proche. Après le décès tardif de son père, elle se compose de ses soeurs Virginie et Jacqueline, de leurs époux respectifs François Adrech, fournisseur des forts du Comté, et l'avocat Pierre Antoine Laugier -qui ont chacun reçu 6000 livres de dot-, et de plusieurs neveux et nièces notamment Dévote et Jean-François Adrech, Françoise, Benoite et Virginie Laugier. On peut imaginer qu'il partageait ses journées entre sa maison de la rue Savetiere (10) et sa propriété suburbaine de Saint-Barthélémy.

Toutefois, l'âge vient et en janvier 1686, à près de 57 ans, Gioffredo teste à son domicile. Outre l'élection de sépulture et quelques legs pieux ou charitables, il partage ses biens immobiliers entre ses soeurs et laisse sa bibliothèque à son neveu Adrech, devenu prêtre, ainsi que 800 ducats (environ 4500 livres) à chacune de ses nièces (11). Trois d'entre elles qui se marièrent dans les années suivantes à des jeunes gens de la noblesse contadine, reçurent cette somme de sa main à titre de dot.

Les préoccupations religieuses ne sont bien sur pas absentes de la dernière partie de la vie de Gioffredo. Début 1685, il fait édifier dans sa propriété de Saint-Barthélémy une chapelle dédiée à Saint-Maurice -sans doute en souvenir de la décoration obtenue en 1679, le nom du quartier actuel conservant toujours ce vocable- : il lui attribue pour son entretien le revenu d'une terre estimée à 3000 livres et désigne Jean-François Adrech comme premier chapelain. En 1688 il reçoit en commende l'abbaye cistercienne de Notre-Dame des Alpes dans le diocèse de Genève, prenant à ce poste la succession d'un personnage de premier plan qui venait de mourir : Antoine de Savoie, bâtard légitimé du duc Charles-Emmanuel 1er et par ailleurs gouverneur du comté de Nice entre 1660 et 1688. Dès 1689, il cède cependant cette abbaye à Jean-Thomas Provana en échange de celle de Saint-Pons dont ce dernier venait d'être pourvu (12).

L'ultime fonction de Gioffredo lui vaut de jouer un rôle important, et quelque peu inattendu, au printemps 1691 lors du siège de Nice par les troupes de Catinat. L'assemblée des chefs de famille réunie à Sainte-Réparate, invoquant le précédent de l'abbé Honoré Martelli en 1543, le désigne pour participer à la députation chargée de négocier la capitulation de la ville. Sur l'ensemble des opérations de 1691 l'on possède une relation anonyme parue à Nice l'année même et traditionnellement attribuée à Gioffredo lui-même (13). Cette paternité est parfois, mais à tort semble-t-il, mise en doute (14).

Quoiqu'il en soit ce furent là les derniers actes publics de la vie de l'abbé qui mourut le 11 novembre 1692, dans sa 64e année, et fut enseveli dans l'église de Saint-Pons.

Que retenir de cette existence ? L'homme privé n'est pas un type social original : il appartient à un milieu aisé, à une famille qui -pour part grâce à lui- s'est élevée au cours du XVIIe siècle, la qualité du patrimoine immobilier, les dots attribués aux collatérales, le parage des familles alliées en constituant autant de critères. L'homme public n'est certes pas négligeable : il a cumulé les honneurs et les fonctions officielles, il a toujours bénéficié de la confiance et de la protection de la famille régnante. Mais ce ne sont pas là des traits qui assurent le passage à la postérité : ce sont les oeuvres de Gioffredo qui lui ont valu ce privilège. Aussi est-ce sur l'homme de lettres que nous voudrions maintenant insister.

B - GIOFFREDO, HOMME DE LETTRES

Les activités littéraires et la recherche historique ont occupé l'ensemble de la vie de Gioffredo : son premier livre paraît alors qu'il n'a que 29 ans, son dernier, en admettant l'authenticité de la Retaztone, l'année précédant son décès. Nous allons essayer de prendre la mesure du lettré de deux manières distinctes : une brève analyse de ses principaux ouvrages et ce sera là le côté inédit de ce travail- un examen du contenu de sa bibliothèque dont l'inventaire nous est parvenu.

1 - Les œuvres maîtresses

On peut les réduire à trois en laissant de côté la *Relazione* ainsi qu'un certain nombre de textes religieux (sermons, prêches de Carêmes, oraisons funèbres) et de travaux historiques divers (une *Histoire de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare*, une *Histoire des Hérésies* selon Toselli) vraisemblablement tous demeurés à l'état de manuscrits. Ce sont, par ordre d'ancienneté de publication :

a) la *Niceae Civitas*, parue à Turin en 1658 mais dont la ville de Nice avait pris en charge les frais d'impression ainsi qu'il ressort d'une délibération du conseil en date du 7 octobre 1657. Il s'agit d'un volume in octavo de 207 pages dans lequel le texte d'auteur est précédé, suivant les coutumes de l'époque, de nombreuses poésies élogieuses généralement en latin, et suivi d'un court index.

Le corps de l'oeuvre se compose de trois parties de longueurs comparables. D'abord vingt et un brefs chapitres de prologomènes (pp. 1-52) qui, pour l'essentiel, retracent le passé antique et religieux de Nice et de Cimiez (chapitres I à XIII) et donnent quelques indications sur les autres localités du Comté (chapitres XVII et XVIII). Ensuite la première partie proprement dite (pp. 56-150) relate la vie des saints et des autres hommes pieux de la région cependant que la deuxième (pp. 151-218) fournit la liste chronologique des évêques de Nice et de Cimiez en rappelant sur chacun d'eux les connaissances possédées (15).

L'ensemble fut parait-il goûté des contemporains puis, devenu introuvable, réimprimé au XVIIIe siècle dans la grande collection de l'érudit saxon Graevius, le *Thesaurus Antiquitatum et Historiarum Italiae*.

b) les *Epigrammata*, publiées également à Turin en 1681 et dédiées "par le sujet à son souverain, par le maître à son élève", c'est-à-dire à Victor-Amédée II dont Gioffredo avait été le précepteur. Il s'agit de petites poésies en pentamètres et hexamètres latins formant des distiques élégiaques. Elles sont au nombre de 850 groupées en six livres et sont inspirées par les sujets les plus variés : ici la politique internationale (Louis XIV, le traité de Nimègue), là les qualités du jeune prince de Savoie (bon danseur et bon écuyer), ailleurs les petits plaisirs et les tracas de la vie quotidienne de l'auteur (les cadeaux reçus, la joie d'être citoyen de Turin mais aussi les critiques des fâcheux, les problèmes de santé, le froid de l'hiver piémontais) etc.

Une bonne cinquantaine de ces pièces concernent le comté de Nice et mêlent aussi des thèmes très divers. Les plus nombreuses concernent le passé et les traditions religieuses (anecdotes tirées des vies de saints, allusions aux dévotions mariales de Cimiez, des Fenestres, de Laghet) ou encore le passé historique (le Trophée d'Auguste, les armes de Nice, la dédition de 1388, le congrès de 1338, le siège de 1543). D'autres sont dédiées à des contemporains assez célèbres (Je gouverneur Antoine de Savoie, le père Raynaud) ou moins illustres (le père, le frère, un cousin de l'auteur). Enfin certaines font allusion à des coutumes locales (le charivari, le pèlerinage à Lérins, les bains de Roquebillière -en fait de Berthemont) ou à des événements plus ou moins remarquables (l'ouverture de la route du col de Tende à la fin du XVIIe, une pêche abondante près de Saint-Hospice) (16).

c) enfin la *Storia delli Alpi Marittime*, l'oeuvre majeure de Gioffredo, ne fut publiée que très postérieurement. Le manuscrit qu'il laissa à sa mort à son neveu Adrech fut conservé par celui-ci puis, après son propre décès (17), par sa famille jusqu'à ce qu'un de ses neveux et homonymes, le capitaine Jean-François Adrech, le cède aux Archives de Turin en 1786 pour

une somme de 1500 livres (18). L'abbé Rance-Bourrey rapporte qu'à la suite du Traité de Cherasco en 1796, il fut transféré à Paris puis retourna à Turin après 1814 (19). C'est là que, sous le règne de Charles-Albert, la commission des Monumenta Historiae Patriae décida l'édition.

L'ouvrage qui parut en 1839 est d'importance : un volume in-folio de 2122 pages de texte I L'ensemble se divise en trois parties. D'abord une choro-graphie qui, en deux livres, couvre 126 pages. Ensuite l'histoire à proprement parler qui relate les événements de la région niçoise -en reprenant l'antique appellation de la province romaine- jusqu'en l'an 1652 inclusivement : elle compte vingt cinq livres et 1848 pages. Enfin un long index alphabétique de 148 pages.

Comment juger l'oeuvre de Gioffredo ? N'étant pas vraiment qualifié, nous nous permettrons seulement de reprendre les observations de ceux de nos prédécesseurs qui le furent et les avis autorisés.

Sur le plan historique, on peut remarquer que la Nicaea, comme la Storia, pourvues l'une et l'autre d'un index et, pour la première, d'une bibliographie, sont d'un accès facile. L'intérêt des deux ouvrages est néanmoins fort différent. La Nicaea reste un écrit de jeunesse, un panégyrique qui est un peu de commande, et mêle, sans grand esprit de distinction, les faits les mieux établis aux légendes les plus pures voire à des erreurs avérées. Par contre, malgré les défauts inhérents à ce genre de compilation et malgré son inachèvement, la Storia est très supérieure et fournit une mine considérable de renseignements de valeur puisqu'elle utilise de nombreuses archives aujourd'hui disparues ou égarées et témoigne à leur égard d'une attitude beaucoup plus critique. Toselli regrettait cependant à juste titre que les sources ne soient pas suffisamment ni précisément citées, mais c'est quand même un peu oublier qu'il s'agit d'une oeuvre posthume.

Sur le littéraire où l'appréciation nous est plus malaisée encore, remarquons qu'en puristes l'abbé Gazzera a émis de sérieuses réserves sur la langue et le style de la Storia (20) et que Georges Doublet, agrégé de lettres classiques, n'a pas toujours goûté la qualité des vers des Epigrammata (21)... Excessive sévérité du jugement de spécialistes raisonnant à partir des canons de leur siècle ? Le latin comme l'italien était en effet de pratique familière à Gioffredo ainsi qu'en témoigne l'étude de sa bibliothèque.

2 - La bibliothèque

On se souvient que dès 1686 Gioffredo avait laissé sa "libraria" à son neveu Jean-François Adrech "à charge de n'aliéner aucun livre... et de faire dresser par un notaire un catalogue qui soit simple". En fait l'inventaire ne fut établi qu'en octobre 1710, soit plus de dix-huit ans après le décès de l'abbé, par devant Maître Pierre-Antoine Cagnoli de Villefranche (22). M. Fighiera a réussi à retrouver ce précieux document dans les registres de l'Insinuation en suivant la piste d' Adrech, prieur dudit lieu à partir de 1697. Selon toute vraisemblance, la période agitée et incertaine que connut le comté de Nice lors des guerres de la Ligue d'Augsbourg puis de la Succession d'Espagne, peut-être aussi le rude hiver de 1709 sont responsables du retard pris dans l'exécution des dispositions testamentaires.

A quelques exceptions près, le catalogue dont nous disposons répertorie les livres par ordre alphabétique en prenant pour base soit le nom, soit le prénom de l'auteur, soit un terme du titre.

Le comptage que nous avons effectué donne, sauf erreurs de détail, un total de 525 unités ce qui apparaît assez considérable d'autant qu'Adrech prend bien soin d'indiquer qu'il ne possède pas les ouvrages qui se trouvaient à Saint-Barthélémy, dans la maison de campagne de Gioffredo dont a hérité sa tante Laugier. Précision qui peut rendre compte d'ailleurs de certaines lacunes un peu surprenantes.

En laissant de côté sept cas qui n'ont pu être élucidés (1,33 %), cette bibliothèque est constituée en grande majorité d'oeuvres en langue latine (327 soit 62,28 %), d'assez nombreuses en italien (142 = 27,04 %), de quelques-unes en français (45 = 8,57 %) et même de quatre en espagnol (0,76 %). Résultats d'ensemble qui n'ont rien pour étonner.

Une analyse plus fine est aussi plus difficile à mener d'abord en raison des problèmes de lecture d'un document ancien à l'encre très pâlie, ensuite à cause du caractère très allusif et très incomplet de certains titres comme de l'obscurité de nombreux auteurs. Ces réserves faites, nous pensons cependant être parvenu à cerner, avec sûreté ou au moins avec une bonne vraisemblance, 470 des livres inventoriés soit près des neuf dixièmes (89,52 %). Quarante-sept d'entre eux remontent à l'Antiquité ou au début de l'ère chrétienne, les latins dans le texte, les grecs en traduction latine, soit 18,29 % pour 384 ou 81,70 % qui sont de la fin du Moyen Age et surtout des XVIe-XVIIe siècles et que nous qualifierons de "modernes" par commodité de langage.

A partir de la classification thématique pose des problèmes de méthode en raison surtout des divers recoupements possibles : tel auteur ancien ou tel humaniste a-t-il sa place plutôt en littérature ou plutôt en histoire ? une vie de saint est-elle un ouvrage historique ou religieux ? etc. Les résultats proposés ne sont donc pas à prendre à la virgule ni même au chiffre près mais peuvent fournir des ordres de grandeur. Les 470 oeuvres identifiées ont été réparties en six catégories :

- la plus nombreuse est constituée par celles d'histoire : 150 soit 31,91 %. De Hérodote à Sidoine Apollinaire, tous les grands noms de l'Antiquité sont présents avec deux exceptions de taille chez les Romains, Tite Live et Tacite. Parmi les auteurs plus récents, beaucoup de contemporains oubliés mais aussi quelques illustrations : Froissart et Commines, les frères Villani, Guichardin, Honoré Bouche.

- la part des livres de religion et de morale est presque comparable : 130 ou 27,65 %. Parmi d'obscurs traités de piété et de nombreuses vies de saints figurent les textes sacrés, les Pères de l'Eglise (Saint Paul, Saint Augustin, Saint Jérôme) mais également Saint Denys l'Aéropagite et, plus proches chronologiquement, Saint Thomas et Saint Ignace.

- la littérature et la philosophie occupent aussi une place de choix avec 96 titres soit 20,42 %. Ce sont les auteurs antiques qui sont les mieux représentés sauf Platon qui n'apparaît pas (alors qu'Aristote revient à diverses reprises et que Properce et Catulle sont un peu surprenants...). Mais, parmi les modernes, des noms d'humanistes retiennent l'attention : les italiens Ange Politien et Aide Manuce, des ecclésiastiques comme le pape Pie II (Piccolomini) et le cardinal Bembo, Guillaume Budé et Nostradamus, le Dictionnaire de Calepin, l'Utopie de Thomas More, diverses oeuvres de juste

- les textes consacrés aux sciences et aux arts sont au nombre de 43 ou 9,14 %. A côté de grands classiques -les médecins Hippocrate et Galien, le mathématicien Euclide, l'architecte Vitruve, l'alchimiste Zozyme- figurent une trentaine de volumes de la Renaissance

et du XVIIe qui, comme les précédents, témoignent d'un bel éclectisme puisque les traités d'arithmétique et de chimie y voisinent avec ceux de botanique ou de minéralogie...

- 28 titres soit 5,95 % se rapportent au domaine de la géographie. Exception faite de Strabon et Ptolémée, il s'agit surtout d'itinéraires de voyages et de visites, de guides divers de quelques pays ou provinces d'Europe, voire de quelques grandes villes (Paris, Rome).

- enfin, et on n'en sera pas surpris compte tenu de la formation de Gioffredo, 23 manuels de droit soit 4,83 % dont émergent Justinien et le jurisconsulte milanais Alciat, le reste étant constitué par divers codes et textes de jurisprudence.

Au total, si l'on veut faire une rapide récapitulation, il ressort que pour vingt ouvrages qui figurent dans la bibliothèque, six concernent l'histoire et six la religion, quatre la littérature, deux les sciences et les arts, un la géographie et un enfin le droit. C'est là une collection d'humaniste -ou "d'honnête homme" puisque nous sommes au XVIIe siècle- qui correspond bien à ce que nous savons de la vie, des études, des activités, des curiosités de Gioffredo. Comme l'écrivit Brunetière à propos de celle de Bossuet, "une bibliothèque est révélatrice d'une nature d'esprit et d'une méthode de travail ; c'est un état d'esprit".

Parvenu au terme de cette mise au point qui, nous l'espérons, aura permis d'éclairer quelque peu une personnalité méconnue, qu'il nous soit permis d'exprimer un regret. A la suite de l'inventaire examiné ci-dessus, Jean-François Adrech fait consigner parmi les biens hérités un certain nombre de manuscrits, certains de l'abbé Gioffredo lui-même (celui de la future Storia, une Histoire de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare, des notes sur les pratiques médicales populaires), mais également celui de l'histoire de l'avocat Antoine Fighiera (décédé en 1643) et diverses liasses de pièces anciennes. Que sont devenus tous ces documents ?

Le texte d'Antoine Fighiera se trouvant aujourd'hui aux Archives de Turin, on a de bonnes raisons de penser que les autres papiers ont connu le même sort, sans doute vendus par les héritiers d'Adrech avec le manuscrit de la Storia en 1786. Si tel est bien le cas on ne peut que déplorer que ces pièces inédites demeurent en Piémont, peu utiles là-bas et peu accessibles aux chercheurs niçois. Il est de toute façon très regrettable que le rattachement de 1860 n'ait pas été accompagné d'un accord permettant le retour des archives de Gioffredo dans sa ville natale.

NOTES

(1) P. GIOFFREDO, *Storia delli Alpi Marittime*, Turin, 1839. La vie de Gioffredo est brièvement retracée pp. XVI à XXIII.

(2) JB. TOSELLI, *Biographie niçoise ancienne et moderne*, Nice, 1860, pp. 326-333.

(3) H. SAPPYA, *Les illustres niçois*, Pierre Gioffredo, in *Nice Historique*, 1898, pp. 42-44, 61-64, 76-79.

(4) H. SAPPYA et A3. RANCE-BOURREY, traduction de *La Cité de Nice et Pierre Gioffredo*, Nice, 1912. Notes bio-bibliographiques pp. V à XVI.

(5) G. BRES, *Note d'Archivio*, Nice, 1919. Voir notamment celle consacrée au siège de 1691, pp. 163-167.

(6) G. DOUBLET, *Pierre Gioffredo*, in *Armanac Nissart*, 1921, pp. 35-80.

(7) CA. FIGHIERA, *L'abbaye bénédictine de Saint Pons de Nice*, Nice, 1947, vol. I, pp. 49-81.

(8) Qu'il nous soit permis de remercier Monsieur Fighiera, conservateur dû Musée Masséna et de la bibliothèque de Cessole, où toutes les oeuvres indiquées sont consultables, pour les conseils précieux et les éclaircissements qu'il nous a fournis tout au long de la préparation de notre exposé.

(9) P. GIOFFREDO, *Epigrammata*, Turin, 1681, liv. 5, n° 108.

(10) L'actuelle rue du Collet.

(11) A.D., A. Mes, C 235, f 454. Texte commenté in G. Doublet, *op. cit.*, pp. 56-63.

(12) Gioffredo se réserve toutefois une pension annuelle de 1750 livres sur les revenus de Notre Dame des Alpes.

(13) *Relazione délie cose occorse durante l'assedio e resa primieramente di forti di Villafranca, Montalbano, San Ospicio, poi délie Citta' e castello di Nizza, nei mesi di marzo a aprile 1691*, Nice, 1691, 77 pages. Texte paru in *Nice Historique*, 1913, pp. 338-371. Traduction par SD. Costamagna in *Recherches régionales*, 1969, pp. 1-41.

(14) Face à Joseph Brès qui considère l'oeuvre apocryphe (*op. cit.*), les arguments de Georges Doublet paraissent convaincants (*op. cit.*, pp. 72-74).

(15) RD PETRI IOFFREDI, *Nicaea Civitas sacris monumentis illustrata*, Turin, 1658. Traduction des seuls prolégomènes par H. Sappia et A3. Rance-Bourrey, *op. cit.*

(16) RD PETRI IOFFREDI, *Miscellanorum Epigrammatum libri*, Turin, 1681, 1 vol in 16, 242 p. Traduction des textes sur la région in P. GIRAUD, *Les Epigrammata de Pierre Gioffredo*, Nice, 1913, 28 p.

(17) *Il teste à Viliefranche en septembre 1732*. Cf. A.D., A. Mes, C 348, f 226 à 228.

(18) A.D., A. Mes, C 1457, f 331.

(19) *Op. cit.*, p. VII.

(20) *Op. cit.*, p. XIV.

(21) *Op. Cit.*, p. 46 et p. 73.

(22) A.D., A. Mes, C 1435, f 906 à 910. Inventaire publié par M. C-A. Fighiera, *op. cit.*, pp. 70-79.